



L'amour, le désir, la vraie science, et la fausse

Gilles Chatenay

Session 2016-2017, "L'amour dans la psychanalyse", séminaire théorique : lecture du *Séminaire VIII, Le transfert*, de Jacques Lacan.¹
Deuxième séance, décembre 2016

I – Le transfert et la supposition de savoir

Au début du chapitre V, pages 83-84, Lacan dit ceci :

"Voici un homme, le psychanalyste, de qui l'on vient chercher la science de ce que l'on a de plus intime (...) et donc de ce qui devrait être d'emblée supposé lui être le plus étranger. Et pourtant, en même temps, voici ce que nous rencontrons au départ de l'analyse — cette science, il est supposé l'avoir."

Au départ de l'analyse, l'analyste est supposé avoir la science de ce que l'on a de plus intime. Je voudrais commencer par interroger ces deux termes, "au départ", et "science".

Au départ d'une analyse, l'analyste est supposé savoir : au départ d'une analyse, il y a le transfert, l'analyste est mis en place de sujet supposé savoir. Au départ d'une analyse – mais après ? Qu'en est-il du transfert à la fin d'une analyse ? Et qu'en est-il après l'analyse ? Des analystes ont pu parler de "liquidation" du transfert. Lacan s'est élevé contre cela — et la conduite des analystes supposés avoir terminé leur analyse n'invite pas à penser qu'ils ne seraient plus affectés de phénomènes de transfert. Lacan a proposé qu'au terme d'une analyse, on passait du travail de transfert... au transfert de travail. Sans vouloir résoudre ici l'énigme de cette

¹ J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre VIII, *Le transfert*, (1960-61), Seuil, Paris, deuxième publication, 2001, texte établi par Jacques-Alain Miller. On peut télécharger le texte de la première séance de ce séminaire, "Le ressort de l'amour", par Bernard Porcheret, sur le site de la Section Clinique de Nantes :

<http://www.sectioncliniquenantes.fr/les-textes-de-la-section-clinique-de-nantes/>

formulation, je me contenterai de constater que chez mes collègues lacaniens au moins – pour les autres je ne sais pas –, ça travaille beaucoup.

Mais plus sérieusement, si au départ d'une analyse, l'analyste est mis en place de sujet supposé savoir, les termes mêmes de sujet supposé savoir peuvent s'entendre autrement. Lacan a pu parler du transfert comme de la supposition d'un sujet au savoir. Il y a le savoir, et le transfert consisterait à supposer un sujet à ce savoir.

C'est ce que refuse la science. La science pose qu'il y a du savoir dans le réel, que le réel est rationnel, c'est-à-dire qu'on peut en écrire les formules. Lacan ne parle pas dans ces chapitres de Newton, mais ailleurs², il a parlé de la réponse que Newton a fait à ceux qui lui demandaient, à propos de sa formule de la gravitation universelle, comment la lune savait à quelle distance elle se trouve de la terre – "je ne fais pas d'hypothèse", répondait-il : ses formules ne font qu'écrire un savoir *objectif* dans un réel *objectif*, elles se fondent d'exclure la dimension subjective, c'est-à-dire la supposition d'un sujet au savoir, qui dans la question qui lui était posée était la lune. Lacan a pu dire que la science forclôt le sujet, et le terme de *Verwerfung*, forclusion, est présent dans les chapitres au programme aujourd'hui : "*Verwerfung* de la castration", à propos de la fascination de la sphère, j'y reviendrai.³

Dans ces chapitres, Lacan ne parle pas de Newton, mais il parle d'Héraclite, de Pythagore, de Copernic, de Galilée, de Kepler etc. Et il parle de l'*épistèmè* socratique, laquelle, dit-il, installe la science :

"Le mystère de Socrate, (...) c'est l'installation de ce qu'il appelle, lui, l'*épistèmè*, la science."⁴

À Socrate est supposé un savoir sur l'amour, Socrate le scientifique est *au départ* du plus long transfert de l'histoire. Mais justement, lorsque c'est à son tour de parler de l'amour, il laisse la parole à Diotime, une femme. Je vais un peu au-delà des chapitres au programme d'aujourd'hui, je cite Lacan dans le chapitre VIII "*D'épistèmè à muthos*" :

"S'il passe la parole à Diotime, pourquoi ne serait-ce pas parce que, concernant l'amour, les choses ne sauraient aller plus loin avec la méthode proprement socratique ?"⁵

"(...) nous sommes les premiers, sinon les seuls, à ne pas être forcément étonnés que le discours proprement socratique, celui de l'*épistèmè*, du savoir transparent à lui-même, ne puisse pas se poursuivre au-delà d'une certaine limite concernant tel objet, quand cet objet (...) est l'amour."⁶

² J. Lacan, "Radiophonie", *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 423.

³ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, Seuil, deuxième publication, 2001, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 117.

⁴ J. Lacan, *Le transfert*, *op. cit.*, p. 125.

⁵ *Op. cit.*, p. 144.

⁶ *Op. cit.*, p. 145.

La science, qui nécessairement forclôt le sujet, ne peut rendre compte du transfert, du sujet supposé savoir, et donc ne peut rien dire de l'amour⁷ – je pense à l'offensive très actuelle du délire évaluateur (qu'il ne faut pas confondre avec la science), notamment à propos de l'autisme.

II – Le désir énigmatique de Socrate

Mais encore, à propos de Socrate : quel est le désir, quelle est la jouissance en jeu dans son "désir de discours infinis"⁸, disons dans son désir de science ? Il n'est pas anodin que l'on se souvienne de Socrate, souvent, d'abord à cause de sa mort choisie :

"Si *l'Apologie de Socrate* reproduit exactement ce qu'il a dit devant ses juges, il est difficile de penser, à entendre sa défense, qu'il ne voulait pas mourir. Je vise là, en première approche, la nature énigmatique d'un désir de mort."⁹

"Désir de mort." Lacan nous parle de la seconde mort : il y a, disons, la mort biologique, et il y a la seconde mort, celle où le sujet, devenant purement signifiant, s'éternise – nous nous souvenons de Socrate, par son discours (et celui de Platon).

"[Socrate] nous affirme que c'est dans cette seconde mort – incarnée dans sa dialectique par le fait qu'il porte la cohérence du signifiant à la puissance absolue, à la puissance de seul fondement de la certitude – que lui, Socrate, trouvera sans aucun doute sa vie éternelle."¹⁰

Il y a le désir de mort, mais, dirai-je, il y a, aussi, la jouissance, du moins la pulsion :

"Je me permettrai de dessiner en marge (...) la figure du syndrome de Cotard. Cet infatigable questionneur de Socrate me semble méconnaître que sa bouche est chair, et c'est en cela qu'est cohérente son affirmation, on ne peut pas dire sa certitude. Ne sommes-nous pas là, presque, devant une apparition qui nous est étrangère, devant une manifestation dont je dirais, (...) pour aller vite, qu'elle est de l'ordre du noyau psychotique ?"¹¹

"C'est en somme un fou qui se croit au service commandé d'un dieu."¹²

Et j'ajouterai qu'il arrive à Socrate de rester planté sur une jambe, statufié par les voix de ses démons – ça lui est arrivé juste avant d'arriver au Banquet. S'agit-il d'accès de catatonie ? Lacan ne le dit pas, mais ... – Socrate était-il mélancolique ?

⁷ Avancer que si l'on ne peut rien dire du transfert, on ne peut rien dire de l'amour, c'est dire que tout amour est (dans une de ses dimensions au moins) transférentiel. Cf. S. Freud, "Observations sur l'amour de transfert", *La technique psychanalytique*, PUF, 1977, et J.-A. Miller, "Les labyrinthes de l'amour", *La lettre mensuelle de l'École de la Cause freudienne* n°109, mai 1992. On peut télécharger cet article sur le site de la Section Clinique de Nantes, <http://www.sectioncliniquenantes.fr/politique-societe-sciences/>

⁸ *Op. cit.*, p. 127.

⁹ *Op. cit.*, p. 104.

¹⁰ *Op. cit.*, p. 126.

¹¹ *Op. cit.*, p. 126-127.

¹² *Op. cit.*, p. 104.

Il y a chez Socrate désir de mort, la pulsion de mort est à l'œuvre dans "la promotion à une position d'absolue dignité du signifiant comme tel."¹³ La pulsion de mort est à l'œuvre dans le désir d'*épistémè*, dans le désir de science.

Mais lorsque Lacan parle de la seconde mort, il ne restreint pas le désir de mort au seul désir de la science, mais il parle de l'homme en général, c'est-à-dire de tout être parlant :

"[Dans la seconde mort,] l'homme aspire à s'anéantir pour s'y inscrire dans les termes de l'être. La contradiction cachée, la petite goutte à boire [j'y lis une allusion à la cigüe à laquelle a été condamné Socrate], c'est que l'homme aspire à se détruire en ceci même qu'il s'éternise."¹⁴

Il parle de tout être parlant, et ne réfère pas ce désir de seconde mort à une quelconque pathologie :

"Il est sûr qu'il ne saurait être pris au sens de la tendance au suicide, à l'échec, ni au sens d'aucun masochisme, moral ou autre."¹⁵

Certes il parle ici du désir de mort de Socrate, mais pour autant que celui-ci n'est pas pathologique comme tel, quelle que soit la position subjective, peut-être mélancolique, du sujet Socrate.

Je reprends : tout être parlant a affaire à la pulsion de mort et à la compulsion de répétition. Alors se pose la question de l'amour, l'amour comme "puissance unifiante", comme a pu l'avancer Freud.

III – Les discours de l'amour

L'amour s'oppose-t-il radicalement à la pulsion de mort ? Lacan nous dit que Freud a introduit quelque chose de nouveau dans l'amour (et donc dans le transfert) : l'ambivalence amour-haine.

"Il est très singulier de voir réémerger sous la plume de Freud l'amour comme puissance unifiante pure et simple, à l'attraction sans limites, pour l'opposer à Thanatos – alors que nous avons corrélativement, et d'une façon discordante, la notion si différente, et tellement plus féconde, de l'ambivalence amour-haine."¹⁶

Et Lacan introduira plus tard le terme d'*hainamoration*, *h.a.i.n.* "Hainamoration" ou "ambivalence amour-haine" signifient que le désir de destruction, la compulsion de répétition, la pulsion de mort ne se déploient pas dans le seul champ du discours ordonné, de la toute-puissance du signifiant, du discours de la science, mais que la pulsion de mort est présente dans l'amour.

¹³ *Op. cit.*, p. 125.

¹⁴ *Op. cit.*, p. 122.

¹⁵ *Op. cit.*, p. 104.

¹⁶ *Op. cit.*, p. 113.

Cela, seule la psychanalyse le soutient, et c'est son scandale. La psychanalyse est scandaleuse, et dans cette remise en cause de l'amour¹⁷, il me semble, se trouve l'aliment des attaques aveugles et haineuses dont elle fait régulièrement l'objet.¹⁸

Nous n'en sommes pas là au moment du *Banquet*. Pourtant, dans la dérision que Lacan discerne dans le *Banquet* vis-à-vis des différents discours sur l'amour, il me semble que l'on peut lire, non pas une anticipation de Freud, mais au moins une certaine lucidité des convives, comme de Platon, quant à l'amour.

Ceci dit je ne vais pas tenter de résumer ces discours, qui tous, à un moment où un autre, sont marqués d'incohérence ou de faiblesse – d'où la dérision, parfois portée par le discoureur lui-même. Je vais plutôt m'intéresser à ce que j'appellerai les axiomes fantasmatiques de l'amour qui sous-tendent ces discours, même si ceux-ci les critiquent : l'idée que l'échange des biens est toujours juste, c'est-à-dire en équilibre (Pausanias), le postulat de l'harmonie (Éryximaque), la fascination pour la sphère (Aristophane). Et je me laisserai aller à évoquer l'actualité de ces fantasmes dans les discours et les pratiques qui prétendent actuellement se présenter comme scientifiques.

J'avancerai pour commencer que ces axiomes fantasmatiques de l'amour, disons les trois signifiants-maîtres sur lesquels s'appuient les discours de Pausanias, Éryximaque et Aristophane, reviennent au même, même si c'est pour les tenir en dérision : au fantasme que les choses sont ou tendent à l'équilibre, c'est-à-dire que l'Autre qui règle leurs évolutions est complet et consistant : non barré. Ce qui se traduit dans un rejet que le conflit puisse être fécond.

"Tout accord suppose-t-il quelque principe d'accord ? L'accordé peut-il sortir du désaccordé ? Du conflictuel ? Ne vous imaginez pas que ce soit avec Freud que sorte pour la première fois pareille question."¹⁹

"On trouve [dans le discours d'Éryximaque] la référence à la musique comme au principe de l'accord qui est le fond de ce qui va nous être proposé comme étant l'essence de la fonction de l'amour entre les êtres."²⁰

"Je ne sais quelle aversion [se marque dans le discours d'Éryximaque] à l'idée de se référer à quelque conjonction des contraires (...). Il semble que quand il s'agit de veiller à l'idée d'harmonie, l'idée de mesure, de proportion, doit être maintenue jusque dans son principe. La vision héraclitéenne du conflit comme créateur en lui-même ne peut d'aucune façon être soutenue au gré de certains esprits."²¹

¹⁷ J. Lacan, *Le transfert*, op. cit., p. 84 : "Le transfert est quelque chose qui met en cause l'amour, le met en cause assez profondément (...) pour y avoir introduit, comme une dimension essentielle, ce que l'on appelle son ambivalence. (...) Cet étroit accollement de l'amour et de la haine (...)"

¹⁸ De quoi accuse-t-on les psychanalystes, répétitivement, avec des accents de haine, au sujet de l'autisme ? D'avoir mis en cause l'amour des mères.

¹⁹ *Le transfert*, op. cit., p. 91.

²⁰ *Op. cit.*, p. 92.

²¹ *Op. cit.*, p. 93.

Pausanias, l'économie de l'amour

Mais je reviens à Pausanias. Lacan, reprenant Léon Robin, dit que le discours de Pausanias est un "discours de sociologue", il aurait aussi pu dire qu'il s'agit d'un discours d'économiste :

"Tout le discours s'élabore en fonction d'une cotation des valeurs, d'une recherche des valeurs cotées. Il s'agit bel et bien de placer ses fonds d'investissement psychiques."²²

L'amour est un échange²³, un échange de biens, qu'il s'agisse de biens matériels ou de réputation. Et cet échange est valorisé, au sens où on peut le calculer. Et enfin, l'échange amoureux est toujours bénéficiaire, car même si l'aimé (ou l'aimant) est trompé, "il est beau pourtant d'être trompé".²⁴

L'échange amoureux est toujours bénéficiaire : le marché est à l'équilibre, il y a, pour reprendre le vocabulaire de l'économie néolibérale contemporaine, efficience autorégulatrice du marché.

Éryximaque, l'harmonie médicale

Éryximaque parle de l'amour en médecin, et met en position centrale dans son discours l'harmonie, l'accord. C'est référer la santé à l'harmonie, et, dirais-je en raccourci, mettre en corrélation l'amour et la santé. Parlons de la santé.

"Il semble que quand il s'agit de veiller à l'idée d'harmonie – pour parler en termes médicaux, de diète ou de dosage –, l'idée de mesure, de proportion, doit être maintenue jusque dans son principe."²⁵

Diète, dosage : "La médecine s'est toujours crue scientifique"²⁶. Diète, dosage : je pense aux constantes biologiques, c'est-à-dire aux normes que nous recevons lorsque nous a été prescrit un examen. Être en bonne santé, c'est être dans les normes au sens statistique, c'est-à-dire adapté au milieu biologique, social, etc. Canguilhem, dont parle Lacan, s'élève pourtant (comme Lacan) contre ce concept d'adaptation, je le cite :

"(...) nous nous gardons de définir le normal et le pathologique par leur simple relation au phénomène de l'adaptation. (...) [L'adaptation] a la signification d'un rapport d'extériorité, d'affrontement entre une forme organique et un environnement à elle opposé. (...) Dans [une première interprétation], l'adaptation est la solution d'un problème d'optimum composant les données de fait du milieu et les exigences du vivant ; dans une deuxième, l'adaptation exprime un état d'équilibre (...)."²⁷

²² *Op. cit.*, p. 73.

²³ *Idem.*

²⁴ Lacan cite Pausanias, page 77.

²⁵ *Op. cit.*, p. 93.

²⁶ *Op. cit.*, p. 88.

²⁷ G. Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, PUF–Quadrige, 1966, p. 213-214. Suite des citations, p. 214 et 215 : "Mais [dans l'une et l'autre], le milieu est tenu pour un fait physique et non pour un fait biologique, pour un fait constitué et non pour une fait à constituer. (...) Le normal et l'anormal sont moins déterminés par la rencontre de deux séries causales indépendantes, l'organisme et le milieu, que par la quantité d'énergie dont dispose l'agent organique pour délimiter et structurer ce champ d'expériences et d'entreprises qu'on appelle son milieu."

Faut-il s'étonner que viennent sous la plume de Canguilhem des termes de l'actuel discours de l'économie, "optimum", "équilibre" ? Je ne pense pas, car au fond, ces deux termes se traduisent aisément dans ceux d'Éryximaque : harmonie, accord.

Mais je reviens à Lacan, qui nous dit que c'est l'idée même de santé qui est problématique – et qui pose la question de ce que la médecine a à faire avec la science.

"Ce qui montre à soi tout seul, tout spécialement pour nous psychiatres et psychanalystes, à quel point l'idée de santé est problématique, ce sont les moyens mêmes que nous employons pour rejoindre l'état de santé." (...) nous sommes amenés à postuler, au sein de cette heureuse forme, des états paradoxaux, (...), ceux-là mêmes dont la manipulation dans nos thérapeutiques est responsable du retour à un équilibre qui reste dans l'ensemble assez incritiqué comme tel."²⁸

Je me suis demandé ce qu'étaient ces "états paradoxaux" que nous manipulons dans nos thérapeutiques. Mais au fond, pour la psychanalyse au moins, le symptôme n'est-il pas lui-même paradoxal ? D'un côté, il est signe d'une pathologie, mais de l'autre, il est réponse à celle-ci. Songeons à ce que Freud dit du délire du Président Schreber :

"Ce que nous prenons pour une production morbide, la formation du délire, est en réalité une tentative de guérison, une reconstruction."²⁹

C'est un point d'incompatibilité de plus entre d'une part la psychanalyse, et donc le transfert, et donc l'amour, et de l'autre le discours de la science. Car le discours de la science loge la vérité dans sa cohérence interne – c'est-à-dire qu'il est incompatible avec les paradoxes.

En disant que le discours de la science loge la vérité dans sa cohérence interne, je paraphrase ce que Lacan dit de la position de Socrate :

"Ce que Socrate appelle *science*, c'est ce qui s'impose nécessairement à toute interlocution en fonction d'une certaine manipulation, d'une certaine cohérence interne, qui est liée, ou qu'il croit liée, à la seule, pure et simple, référence au signifiant."³⁰

Si Socrate, par son exigence de cohérence interne, installe comme le dit Lacan le discours de la science, j'avancerai que depuis, il s'est passé quelque chose. La science ne lie plus sa cohérence interne à la *seule* référence au signifiant. Au signifiant proprement dit³¹ elle a ajouté sinon substitué la lettre et le nombre. La lettre : c'est l'opération d'Aristote dans son *Organon*, dans sa logique, puis, bien plus tard, celle de Descartes avec son interprétation algébrique de l'image géométrique. Le nombre : si bien sûr les contemporains de Socrate déjà mesuraient et calculaient,

²⁸ J. Lacan, *Le transfert*, op. cit., p. 88-89.

²⁹ S. Freud, *Cinq psychanalyses*, PUF, 1954, p. 315.

³⁰ J. Lacan, *Le transfert*, op. cit., p. 125-126.

³¹ Par "signifiant proprement dit", je propose une définition restreinte du signifiant dans laquelle, du fait même de son nom, *signifiant*, on fait valoir qu'il produit, ou évoque ou convoque la dimension du signifié (même si on ne peut dire quel est ce signifié, du fait de l'équivoque du signifiant). Je le différencie de la lettre et du nombre, qui, pour pouvoir être manipulés en toute rigueur, par exemple dans les formules et les calculs, doivent exclure radicalement la question de leur sens.

ils considéraient que les nombres étaient dans la nature (au moins pour les pythagoriciens), c'est-à-dire qu'ils étaient réels : leur référence était interne au discours. Depuis, la science, en devenant proprement expérimentale, a déplacé sa référence, c'est-à-dire son réel, en le concevant comme ce qui revient à la même place, *que nous y soyons ou pas*³² : la science classique³³ suppose un réel indifférent à son discours, elle pose sa référence hors du signifiant proprement dit. De plus, si aux nombres qu'elle produit est aussi exigé une cohérence, la certitude qu'elle propose est relative, dirais-je, puisque probabiliste.

Bien que relative, cette exigence de cohérence logique sur les trois plans du signifiant, de la lettre et du nombre, permet à mon sens de faire le partage entre le discours de la science proprement dit et l'adoration délirante de la seule quantité par le scientisme contemporain, qui en cela participe sans le savoir à un *revival* dérisoire de la secte pythagoricienne.

Mais pour en revenir à l'amour, l'exigence de cohérence interne propre à la vraie science rend impossible à celle-ci de cartographier les paradoxes labyrinthiques de l'amour, pour citer un article de Jacques-Alain Miller.³⁴ L'amour, *éros*, est atopique au discours de la science.

Aristophane, la dérision de la sphère

Lacan nous dit que Platon a choisi Aristophane pour lui faire dire les choses les meilleures sur l'amour³⁵. Je cite Aristophane :

"Personne ne se dirait que c'est le partage de la jouissance sensuelle [Lacan dit jouissance sexuelle] (...) le motif du plaisir que prend chacun d'eux à partager la vie de l'autre."³⁶

Si ce n'est la jouissance sexuelle, quel est alors le motif du plaisir de l'amour ? Lacan, citant Aristophane :

"[Ce que convoite l'amant, c'est] que par sa réunion, par sa fusion avec l'aimé, leurs deux être n'en fissent enfin qu'un seul."³⁷

Ce qui serait convoité, c'est de deux faire Un, et on ne le trouve pas dans la jouissance sexuelle. Dans la jouissance sexuelle, les amants ne font pas Un – *il n'y a*

³² Cf. J. Lacan, *Le Séminaire*, livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Seuil, 1978, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 342 : "[Le réel], c'est quelque chose qu'on retrouve à la même place, qu'on n'ait pas été là ou qu'on y ait été." Et pour Einstein, le réel c'est ce qui ne dépend pas du référentiel.

³³ Par "science classique" j'entends, dans la suite de Koyré, la science (y compris la physique) jusqu'à la théorie de la relativité restreinte. Cette conception du réel comme indifférent aux observations et donc au discours, évidemment en difficulté dans les sciences sociales (psychologie, sociologie, économie, histoire et anthropologie) et du vivant (biologie, écologie), est aussi fragilisée dans les sciences dites dures, et au premier chef dans la physique quantique. Il n'en reste pas moins que même les plus rigoureux des scientifiques semblent ne pouvoir se résoudre à abandonner le confort d'un appui (fantasmatique ?) sur la supposition d'une stabilité et d'une permanence d'un réel "objectif". Pour la science, le réel ne saurait être contingent. Science et psychanalyse sont irréconciliables.

³⁴ J.-A. Miller, "Les labyrinthes de l'amour", voir une note précédente.

³⁵ J. Lacan, *Le transfert*, *op. cit.*, p. 109.

³⁶ Platon, *Le Banquet*, Le livre de poche, Gallimard, 1950, traduction Léon Robin, p. 75.

³⁷ J. Lacan, *Le transfert*, *op. cit.*, p. 110.

pas de rapport sexuel, dira Lacan plus tard. Faire Un, c'est se fondre dans la forme sphérique : devenir sphère. Je cite Lacan citant Empédocle :

"La forme sphérique (...) est un être de tous côtés semblable à lui-même, sans limites, qui a la forme d'un boulet, règne dans sa solitude royale, rempli de son propre contentement, de sa propre suffisance."³⁸

Dans sa solitude royale, la jouissance de la sphère est sans Autre, elle est remplie de son propre contentement, de sa propre suffisance – pas de manque. C'est le calme plat, reprend Lacan d'Aristophane. La jouissance de l'amour, contentement narcissique de sa propre suffisance, est sans manque, sans désir, sans Autre. Sans manque : forclusion, *Verwerfung* de la castration.

"Mais à quoi tient l'adhésion à ces formes en ce qu'elle est affective ? – sinon à la *Verwerfung* de la castration."³⁹

Et je reviens au discours de la science, puisque Lacan voit dans cette *Verwerfung* le ressort de la fascination pour la forme sphérique dans l'histoire de la science. Jusqu'à Kepler, tout mouvement devait être circulaire, et jusqu'à Galilée,

"(...) on s'est refusé à penser qu'en dehors de toute action, de toute impulsion étrangère, le corps est soit au repos, soit en mouvement rectiligne uniforme."⁴⁰

Mais n'allez pas croire, dit Lacan, que les anciens y croyaient :

"La réalité des épicycles, ils n'y croyaient pas."⁴¹

"Jamais personne n'y a cru sérieusement. Sauver les apparences voulait dire simplement rendre compte de ce que l'on voyait en fonction d'une exigence de principe."⁴²

Mais cette "exigence de principe" concerne aussi la science ou prétendue science contemporaine :

"Eh bien, c'est à peu près pareil quand on explique les désirs par les besoins."⁴³

On pense à la psychologie, mais cette phrase, proposerai-je, interroge aussi l'économie orthodoxe ("néoclassique", "néolibérale"), qui pose en exigence de principe un "individualisme méthodologique", par lequel est supposé que les acteurs de l'économie optimisent rationnellement⁴⁴, premier postulat, et, deuxième postulat, que ceux-ci optimisent sur un marché à l'équilibre – cohérent et sans trou, c'est-à-

³⁸ *Op. cit.*, p. 112.

³⁹ *Op. cit.*, p. 117.

⁴⁰ *Idem.* Koyré, dans "Galilée et la révolution scientifique du XVIIe siècle" (in *Études d'histoire de la pensée scientifique*, Tel-Gallimard, 1966), dit que Galilée explique "le réel par l'impossible" (p. 199) : l'impossible, autre nom du réel lacanien.

⁴¹ *Le transfert*, *op. cit.*, p. 114.

⁴² *Op. cit.*, p. 121.

⁴³ *Op. cit.*, p. 122.

⁴⁴ Cf. A. Sen, "Des idiots rationnels. Critique de la conception du comportement dans la théorie économique", *Éthique et économie*, puf-Quadrige, 2002.

dire de topologie sphérique.⁴⁵ "Personne n'y croit", mais les scientifiques croient ces postulats nécessaires à leur revendication de scientificité.

Rationalité des acteurs, marché sphérique : où l'on retrouve une *Verwerfung* de la castration.

⁴⁵ "Cohérent et sans trou, c'est-à-dire de topologie sphérique" : si le marché est l'espace de l'économie, il faut interroger sa topologie. La topologie de la conception néoclassique du marché est sans singularité ni rebroussement : cela exclut le *cross-cap* et la bouteille de Klein. Je la dis sphérique, mais ne serait-elle pas torique ? Le marché, dans cette conception, graviterait autour d'un vide central que l'on pourrait appeler "réel-de-l'économie", *Das Ding*, la Chose freudienne, *graal* qu'il ne pourrait jamais atteindre.

Par contre, dans la réalité de l'économie concrète, il y a au moins la finance, où le marché n'est pas inerte, indifférent aux décisions des acteurs, et où, de plus, ces décisions se prennent en fonction des anticipations des décisions supposées des autres acteurs : c'est-à-dire qu'il y a, dans l'espace économique, dans sa topologie, des rebroussements (et des singularités, à l'instant de la décision).